

Fiche de lecture

par Aude MARCOVITCH, in *Le Temps*, 31 octobre 2000.

Mémorial d'une mort volontaire (survivre au suicide de ma fille)

André RYSER, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 2000

Un livre pour survivre au suicide de sa fille

Le père d'une adolescente de 17 ans raconte dans un ouvrage les événements qui ont suivi le suicide de son enfant. Il parle de la recherche d'explications, de la souffrance et des nouveaux rapports qui se créent avec l'entourage.

C'est un vendredi. Un couple de Fribourgeois, la cinquantaine, revient à la maison familiale après les courses de fin de semaine. À l'étage supérieur, ils découvrent Myriam, leur fille cadette de 17 ans, pendue à une poutre de sa chambre. C'est sa mère qui la voit la première. Elle se précipite pour informer son mari resté en bas. Pendant quelques minutes, le père contemple son enfant, puis la dépose au sol où sa femme tente vainement de la ranimer en massant ses doigts. La découverte les désespère et, pour arrêter cette immense souffrance qui les accable, la mère veut retarder l'évidence : « *Dis, c'est pas possible, elle va revenir...* »

Vient le temps du premier dépassement, l'appel à la police, l'annonce à la famille, à des amis. S'ensuit une recherche d'explication, une volonté de renouer avec les événements qui ont pu conduire au drame et les réflexions sur le rôle de parent. Les nouveaux rapports aux autres où l'on découvre la solidarité mais aussi les attentes déçues et les remarques blessantes.

Pendant les mois qui suivent la découverte du corps de sa fille, le père, André RYSER, met par écrit ses sentiments, l'ensemble des faits entourant le décès. Encouragé par sa femme, il devient le porte-parole de la mémoire familiale. S'impose bientôt l'idée de publier ces notes. « *Je me suis dit que ça pourrait peut-être prévenir d'autres suicides* », explique-t-il. L'écriture l'aide aussi dans son deuil. Pour ce père, « *un enfant est perçu comme le prolongement du bras de ses parents. Il est toujours difficile d'accepter son indépendance.* » Écrire sur son suicide, c'est le faire exister en dehors de soi, l'objectiver. Un pas vers la reconnaissance d'une volonté personnelle dans cette décision. « *Cet acte, c'est le fait de notre fille.* »

L'auteur est un chrétien engagé. À côté de ses fonctions d'enseignant, il anime des rencontres religieuses. Il admet que sa souffrance, désarçonnante, insinue le doute : « *Les hymnes de la liturgie ne nous ont pas été aussi évidentes* », note-t-il. Ajoutant que la foi, sans pour autant apaiser la douleur, donne un sens à la mort. S'il lui est difficile d'admettre que cette mort est rédemptrice, il entrevoit un début de réponse dans l'idée que « *Dieu aurait permis cet acte* ».

Respecter sa fille, respecter son choix, même si Myriam « s'est arrogé un droit qui ne lui revenait pas ». Pour aller dans cette direction, les parents et la sœur aînée refusent de dissimuler l'acte de suicide. Parler ouvertement de cette vérité leur permet de se libérer et force dans le même temps leurs proches à adopter un autre regard sur le suicide. Au lendemain du décès, il faut à tous des explications rationnelles au risque de dire des inepties. Untel s'interrogera sur la qualité des relations dans la famille, l'autre se demandera si la jeune fille ne se droguait pas. Une de ses camarades conclut hâtivement à la schizophrénie de Myriam. Les RYSER auront eux aussi besoin d'éclaircissements. Leur fille n'a pas laissé de mot de justification, seule une lettre à une amie fait part de son mal-être d'adolescente, « *cette période difficile où l'on voit des problèmes partout et dix fois plus grands* », écrit-elle. Son père la décrit comme une fille sensible, timide et « *trop sage* ». Une enfant dont tout à coup la personnalité échappe à ses proches. Pour entrer dans son monde, les parents interrogent les amis de leur fille. Qui l'a vue pour la dernière fois, comme s'est déroulée sa dernière journée ? Ils découvrent dans le même temps des signes précurseurs du drame. Myriam avait pris congé des siens à leur insu : « *Dis, papa, est-ce qu'avec toi j'ai eu des paroles dures ?* » avait-elle demandé en début de semaine. Les parents continuent leur quête, on tend une perche au directeur de l'école, à des amis. Première déceptions.

Il est vrai qu'à ce moment-là, la sensibilité des Ryser est à vif. Difficile de l'équilibrer avec le soutien particulier qu'ils attendent de leurs proches. Chaque mot, chaque parole compte et les réactions ne sont souvent pas à la hauteur. Le « *nous avons eu tellement de chance avec nos enfants* » d'une parente est traduite par la mère de Myriam comme « *eux ont réussi, nous, on a raté* ». Des habitués de la maison se mettent à éviter « *le lieu du drame* », d'autres évoquent la punition divine, ou évitent tout simplement de les croiser dans la rue. Autant de petits actes de lâcheté qui les conduisent parfois à l'amertume.

Dans son ouvrage, le père cite quelques associations spécialisées dans l'aide aux familles confrontées à un suicide. « *On ressent le besoin de dire sa peine, dit-il. Mais tout le monde n'a pas besoin du soutien d'une organisation. Dans mon cas, ce sont quelques amis et mon activité professionnelle qui m'ont permis de m'ouvrir.* » Partager sa peine avec son conjoint n'est pas toujours aisé. Chacun vit le deuil différemment, selon sa propre sensibilité. Il arrive que l'un formule à l'autre des reproches, avive sa culpabilité. Ainsi, la mère se prend parfois à regretter d'avoir fondé une famille qui a mené à la mort d'un de ses membres. Une situation qui souvent éloigne : « *Il n'y a rien de mieux pour divorcer* », écrit l'auteur. Le couple va néanmoins surmonter le drame, le chemin se poursuit, nous dit-il : « *Je continuerai mon existence de tous les jours avec au cœur cette blessure.* »